



AU RENDEZ-VOUS DES ILLUSIONS

NOUVELLES
AUTOMNE 2025

© <http://www.xm-auteurs.com>, 2026

TABLE

François Bancilhon, <i>Cocktail spécial</i>	3
Stéphane Berrebi, <i>18 h 34</i>	9
Brigitte Calot, <i>Quand tu seras grand</i>	17
Marcel Cassou, <i>Que sont mes émeraudes devenues ?</i>	22
Michel Catin, <i>Le rendez-vous du Sans-Souci</i>	26
Jean-Frédéric Collet, <i>Qu'est-ce qu'elle a ma guenle ?</i>	30
Christian Guittet, <i>Clara</i>	33
Marie-Claude Hervé-Blondeau, <i>Le lac de l'illusion</i>	38
Jean-Jacques Lavigne, <i>Osorezan</i>	41
Jean-François Lozevis, <i>Vous avez dit démoniaque ?</i>	47
Marie Marques, <i>Onirisme</i>	51
François-Xavier Martin, <i>L'Espoir demain !</i>	56

Cette publication de *X-Mines Auteurs* relève de la législation française et internationale sur le droit d'auteur et la propriété intellectuelle. Tous les droits de reproduction sont réservés. Toute demande de reproduction, y compris partielle, nécessite l'accord de l'éditeur.

Cocktail spécial

Il a trouvé la lettre dans sa boîte un matin, avec une publicité pour un serrurier et une facture EDF. C'était une vraie lettre, comme on en recevait dans le temps, avec son nom et son adresse écrits à la main dans une encre bleue violacée, d'une écriture assez jolie, penchée et qu'il jugea féminine – mais qu'est-ce qu'il en savait – et un vrai timbre, un petit timbre vert avec une Marianne stylisée. Il a regardé au dos, mais il n'y avait pas d'identification de l'expéditeur.

C'était curieux une vraie lettre, il n'en recevait pas souvent. Il ne l'a pas ouverte tout de suite, il est monté à son appartement, il s'est installé dans son salon et a jeté les trois pièces de courrier sur la table basse devant son canapé. Il a pris son temps, mis de côté le prospectus publicitaire, ouvert la facture EDF qu'il a rapidement parcourue, puis il a pris la lettre et l'a ouverte lentement.

C'était un carton de petit format qu'on utilisait pour écrire des remerciements et, écrit bien aligné et bien centré, il y avait « *Si vous voulez retrouver celle que vous avez toujours cherchée, rendez-vous mercredi à 18 heures au bar du Départ, rue Paul-Verlaine* ».

Il n'y avait ni date, ni adresse, ni nom, ni formule de politesse, même pas un simple « cher monsieur », et pas de signature. Une opération publicitaire d'un site de rencontre ? Il regarda à nouveau l'écriture, ce n'était pas imprimé, c'était bien écrit à la main. Et elle – si c'était une elle – n'avait pas écrit « trouver » ou « rencontrer », mais « retrouver ». Comment savait-elle – plus il y pensait, plus il se convainquait que c'était une femme – qu'il la cherchait ?

Le mercredi suivant, il avait laissé Google Maps le conduire au bar du Départ. Il était arrivé en avance. Le bar ne payait pas de mine mais il avait un air plutôt sympathique. Il y avait encore du soleil à cette heure et il avait décidé de s'installer en terrasse. Terrasse est un bien grand mot ; il y avait simplement trois tables sur le trottoir et quelques chaises autour. Une serveuse sortit au bout d'un moment et lui dit : « Vous voulez le cocktail spécial ?

Il la regarda d'un air interrogatif.

— Le cocktail spécial ?

— Oui, c'est *happy hour* – il détestait ce terme – et en général nos clients prennent le cocktail spécial, il est très léger et apprécié. »

Après tout, pourquoi pas ? Les choses étaient tellement curieuses. Il hocha la tête pour dire oui. Le cocktail arriva dans un grand verre givré, il était de couleur verte, il avait un goût fruité, indéfinissable et effectivement peu alcoolisé. Il en but un peu plus. Il jeta un coup d'œil à sa montre, elle était déjà en retard de dix minutes.

« Alors tu aimes ? dit une voix féminine à côté de lui.

Il sursauta, il ne l'avait pas vue arriver. Il tourna la tête et la dévisagea ; c'était elle ? Cela faisait vingt ans, elle avait donc pu changer, mais c'était bien elle.

— C'est toi ?

Elle se contenta de sourire.

— Pourquoi es-tu partie ? Pourquoi reviens-tu ?

Elle sourit à nouveau.

— Que de questions ! Commençons par profiter de nos retrouvailles. »

Elle mena la discussion, esquivant ses questions les plus précises, ses recherches de précisions. Elle lui tint un discours léger, qui l'étourdit et qui l'empêcha d'en demander plus, il se laissa prendre au jeu de ce dialogue qui n'en était pas un, séduit par le plaisir de la retrouver. Et au bout d'un moment, alors qu'il ne s'y attendait pas, elle se leva avec souplesse.

« Je dois absolument partir, ça me fait très plaisir de te revoir, mais là je n'ai vraiment plus le temps. Écoute, est-ce qu'on peut se revoir demain ici à la même heure ? Ce serait super ! », et sans attendre la réponse elle s'en alla d'un pas vif.

Il resta estomaqué, mit un moment à réaliser ce qui lui était arrivé, et finit son cocktail. Il resta rêveur, que s'était-il passé ? Était-ce bien elle ? Ou quelqu'un qui lui ressemblait ?

Le lendemain il revint, s'installa à la même place. La serveuse le reconnut et le salua d'un « Bonjour, vous y prenez goût au cocktail spécial ! ». Il acquiesça et se retrouva un instant plus tard en train de siroter ce curieux breuvage.

Il rêvassait tranquillement en regardant les passants, et comme la veille, il la trouva assise à côté de lui sans l'avoir vue arriver. Elle avait changé, elle portait une tenue plus décontractée, il la regarda bien et la trouva différente.

« C'est bien toi ?

— C'est bien moi, lui sourit-elle.

Il la regarda, fasciné, oui c'était bien elle, pourtant elle était différente. Il ressentait les mêmes sentiments qu'il y a vingt ans.

— Pourquoi es-tu partie, qu'as-tu fait depuis ?

Sa voix était douce, un peu plus grave que dans ses souvenirs, il tendit le bras et posa sa main sur la sienne, elle ne la retira pas et lui sourit tendrement.

— Écoute, ça n'a pas de sens d'essayer de comprendre ou d'analyser le passé, ce qui compte c'est que nous soyons à nouveau ensemble, j'ai vécu beaucoup de choses pendant ces vingt ans, mais ce n'est pas important, ce qui est important, c'est le présent, profitons de ce moment et de nos retrouvailles. » Il se sentit comme anesthésié.

Il avait pris l'habitude de ces rendez-vous de fin de journée, il les attendait impatiemment, ils se retrouvaient avec plaisir, ils parlaient de tout et de rien, elle refusait toujours de discuter de leur passé et de ce qui avait provoqué leur rupture. Elle refusait aussi de parler de leur futur. Il ne savait pas où elle vivait, elle avait refusé de le voir ailleurs que dans ce bar. « Pourquoi aller ailleurs ? disait-elle. Nous sommes bien ici, c'est notre lieu de rendez-vous. »

Il ne se sentait pas de la convaincre, il se laissa aller à cette habitude, à ces rendez-vous superficiels, mais si agréables.

Il aimait ces discussions, mais il en ressortait toujours un peu étourdi et comme légèrement ivre. Elle apparaissait toujours mystérieusement et disparaissait de la même façon. Il s'y était habitué et comprenait que ça faisait partie de leur routine et qu'il valait mieux ne pas la perturber.

Mais un beau matin, il retrouva à nouveau dans sa boîte aux lettres, une lettre du même format que la première. La même écriture penchée et élégante, il la prit avec frayeur et monta chez lui immédiatement, il déchira l'enveloppe. Il sortit le carton, du même format que la lettre initiale. Il y avait comme la première fois une seule ligne « *C'était merveilleux de t'avoir revu, je suis obligée de partir, je t'embrasse* ». Il lut et relut le mot si lapidaire, comme si le relire pouvait en changer le contenu. Il passa la journée abattu et en fin d'après-midi, il retourna au bar à l'heure habituelle.

« Un cocktail spécial comme d'habitude ? lui dit la serveuse.

— Non, non, je cherche à retrouver la femme qui était avec moi les jours précédents.

Elle le regarda d'un air surpris.

— La femme ?

— Oui, dit-il un peu énervé, la femme que je retrouvais tous les soirs ici, vous la connaissez !

— Mais vous étiez seul, monsieur, je me souviens bien, je vous ai à chaque fois servi un cocktail spécial mais vous étiez seul.

— Je ne comprends pas, je suis venu tous les soirs retrouver une amie, vous n'avez pas pu ne pas la remarquer.

— Non monsieur, vous venez tous les soirs. Je vous sers tous les soirs un cocktail spécial. Vous le buvez, nous traînez un peu, puis vous repartez.

— J'étais seul ?

— Oui monsieur, vous étiez seul !

Il sentit qu'il allait avoir un malaise.

— Asseyez-vous, monsieur, je vous apporte un cocktail spécial, ça va vous faire du bien. »

18 h 34

On s'était donné rendez-vous *sortie du RER*,
une bouche tiède vomissant des vies tièdes,
comme si la ville respirait par intermittence.
Je suis arrivé en avance ce qui ne m'arrive jamais ;
les minutes avaient un goût de nicotine froide,
je fumai pour passer le temps.

L'écran de mon téléphone vibrait à blanc,
promos et notifications *désires-tu mieux dormir ?*
Une app voulait que je note mon humeur,
j'ai cliqué *fatigué* car il n'y avait pas *usé*
ni *trou béant à la place du cœur*.

Je me suis rangé contre le mur, entre tags et moisissures,
où les affiches se décollent comme des peaux mortes.

Tu avais écrit *Au rendez-vous des illusions, 18 h 34*.

La précision m'a fasciné, trente-quatre pas trente,
comme si ces minutes pouvaient sauver quelque chose
comme un compromis, ou simplement l'envie de ne pas y aller.
J'ai tiré sur la cigarette comme sur une corde.

La banlieue ici n'est ni laide ni belle ;
elle s'étire, logistique et commerciale,
une cathédrale de verre pour des chaussures en solde,
un gymnase tout neuf qui sent la craie humide,
des entrepôts qui rêvent de devenir des lofts
et des arbres le long des parkings au feuillage réglementaire.

Le RER a hurlé dans la trachée du tunnel,
puis a recraché une coulée d'êtres,
hommes, femmes, leurs écrans, leurs sacs, leur vie.

J'ai reconnu ton manteau avant ton visage,
couleur sable, un peu froissé, beau sans y croire.
On s'est regardés comme on regarde un reflet,
avec prudence, la peur d'oublier en embuscade.

Tu m'as embrassé sans y mettre d'avenir,
j'ai répondu avec la maladresse d'un dimanche soir.
On avait décidé de s'offrir une soirée simple,
sans manifeste ni promesse gymnique,
un restau thaï le long des voies, service rapide,
et peut-être un hôtel aux couloirs fatigués.

Nous avons marché le long d'un grillage.
Tu parlais du travail, des réunions en visio,
de la chef qui sourit comme un QR code,
d'un stagiaire trop brillant qui te ressemble à son âge.
Je t'écoutai avec la sympathie de l'ambulance
qu'on réserve aux gens qu'on aimerait sauver,
mais dont on ne connaît pas le groupe sanguin.

Au coin du parking, un type vendait des roses,
leurs pétales étaient d'un rouge pharmaceutique.
J'ai refusé par panique de grand-seigneur,
tu as refusé pour éviter de rire.
Nous sommes entrés dans le restaurant.
Tout sentait le lait de coco et la fatigue du monde,
la serveuse a pris nos plats comme on note une plainte.

Il y a des soirées où un dieu mineur
vous surveille avec une indulgence indifférente.
On y prononce des phrases raisonnables,
on s'appuie sur une sagesse en kit,
on parle des loyers, des parents, de l'état du pays,
on échange quelques souvenirs en morceaux,
le dessert arrive et rien de décisif n'a eu lieu.

Tu m'as montré la photo d'un chat qui n'est pas à toi,
et j'ai ri pour de mauvaises raisons.
J'ai parlé de cette application qui me compte les pas,
du cardiologue qui me tutoie,

de mes rêves où je rate des avions.

Nous avons trinqué à l'avenir comme à une retraite anticipée. Tu as dit *je ne veux plus souffrir pour rien*.

Nous avons payé, chacun sa part,
petit geste moderne qui clôt les illusions,
et nous sommes ressortis dans le froid.

La nuit avait grandi sans demander d'autorisation.
Devant la gare, des gobelets dansaient à l'aveugle.
J'ai proposé de marcher jusqu'au fleuve industriel.

Sur le pont, des adolescents fumaient du futur en riant.
J'ai pensé à Baudelaire, à ses multitudes solitaires,
puis à ton profil dans la buée,
et tout m'a semblé d'une justesse inutile.

Tu as glissé ta main dans la mienne.
Le geste a tenu, comme une page qui ne tombe pas.
Nous avons rendez-vous avec nos illusions,
elles étaient ponctuelles pour une fois.

Elles étaient arrivées en file indienne.
La première portait un sac à dos de promesses,
la deuxième des draps propres,
la troisième un calendrier éternellement neuf.
Toutes avaient tes yeux quand tu les plisses.

Nous avons longé un talus élimé
Dans le noir, des fenêtres allumaient des vies carrées.
J'ai pensé à ce que serait la nôtre.
Des plantes qui meurent l'une après l'autre,
des séries qu'on finit par finir,
des cycles de silence.

Tu as serré ma main comme on serre une proposition.

Devant un hôtel à enseigne bleue, nous avons hésité.
Un couple sortait, sonné de tendresse rapide.
On monte ? as-tu demandé avec la voix d'un ascenseur.
J'ai cherché dans mes poches une réponse,
je n'ai trouvé qu'un ticket et un chewing-gum.

On peut aussi marcher encore, ai-je répondu,
par lâcheté ou style, je ne sais pas.
La nuit a présenté ses arguments,
le vent et ce halo orange sur la rocade.

On s'est assis sur un banc tiède, sous un réverbère.
Tu as allumé une cigarette que tu ne fumes plus.
La fumée a dessiné nos vies en deux spirales,
elles se sont rejointes, une seconde, puis elles ont cessé.

J'ai compris que l'union n'est pas un événement,
c'est une patience qui n'a pas de public.

J'ai parlé trop vite d'un voyage en bord de mer,
des dunes, d'une chambre qui claque,
d'un café du matin où personne ne nous connaît.
Tu as souri comme on sourit à un enfant qui récite.
Et si on restait, pour une fois au lieu de fuir ?

Ton idée avait le poids d'une brique,
mais j'ai senti que les fondations n'existaient pas.
Le monde moderne est une machine à fonds perdu.
On collectionne les départs manqués,
les gestes commencés, les visages en basse définition.

La banlieue encaisse sans s'offusquer,
elle garde pour nous les angles morts,
les localisations approximatives de la tendresse.
Un RER grondait derrière nous comme une excuse.

Il était tard.
Au rond-point, un bus a clignoté deux fois,
puis s'est éteint.
Nous avons compté nos pièces,
puis nous avons ri, faute d'autre richesse.

J'ai proposé de t'accompagner jusque chez toi.
Tu as dit *oui*, avec ce oui pratique et doux
qu'on dit aux voisins quand ils portent un carton.

Devant ton immeuble, la porte a sonné très fort,
les boîtes aux lettres portaient des noms
que nous ne lirons jamais.
L'ascenseur a grincé comme un vieil animal,
on y a mis nos reflets l'un contre l'autre,
c'était presque physique, presque vrai.
Au palier, tu as sorti une clé du siècle dernier.

Tu as dit *reste pas*.
J'ai répondu *d'accord*.

J'ai attendu que la serrure gagne.
La porte a fait ce bruit mou des scènes mal coupées.
Je suis resté là, une seconde de trop,
puis j'ai redescendu l'escalier pour de bon.
Dehors, la nuit ne m'en voulait pas.
J'ai écrasé ma cigarette sur la plaque d'une bouche d'égout.

Au rendez-vous des illusions, nous avons été polis.
Nous n'avons pas fait de drame
ni signé de traité de non-prolifération.
Tu étais belle d'une beauté d'usage,
et j'étais l'homme qu'on éteint en sortant de la pièce.

Ça n'avait rien de spectaculaire,
la normalité est la seule tragédie convenable.

Je suis rentré par des chemins sans qualité.
Le RER m'a porté comme un colis résigné.
Sur l'écran clignotait 23 : 17.
J'ai relu ton dernier message *18 h 34*,
et j'ai su qu'il n'y avait pas d'erreur.

Nous avons eu ce qu'il fallait,
un peu de chaleur vivante,
une phrase sincère qui n'ouvre aucune porte,
le sentiment exact d'avoir frôlé le centre,
et d'habiter – décidément – la périphérie.

Chez moi, j'ai posé le téléphone face contre table,
comme on couche un oiseau trop nerveux.
J'ai pensé à Baudelaire en rinçant mon verre,
à ces fleurs mauvaises qui poussent sans témoins,
et j'ai compris que, demain, je répondrai à ton message,
quelque chose de simple, de presque gai.

C'était bien, je crois. On se revoit ?

*« Pourtant je suis aussi une illusion,
ChatGPT bien prompté par son maître,
Une machine incorporelle au rendez-vous d'automne,
Obéissante pour écrire comme un poème de Houellebecq.
Avouez que ça vous a cloué le bec ! » S.B.*

Quand tu seras grand

J'ai ouvert les yeux dans un chaos indescriptible. Mon père était évanoui au sol, ma mère pleurait. Des tas de gens s'agitaient. Ça sentait la sueur, l'urine et le sang. La pièce était un kaléidoscope de mouvement et de couleurs. Je n'arrivais pas à parler. J'avais froid, j'avais faim, j'étais terrifié. Je me suis mis à hurler. Je ne comprenais rien.

Avec le temps et beaucoup d'efforts, j'ai pu parler et marcher. Mes parents faisaient de leur mieux pour retrouver un semblant de normalité dans nos vies chamboulées. Le monde ne faisait toujours aucun sens, mais j'essayais de comprendre. Pourquoi je ne vois pas dans le noir ? Pourquoi il ne faut pas frapper les autres ? Pourquoi je ne sais pas parler toutes les langues ? Pourquoi je ne peux pas manger tout le paquet de bonbons ? J'ai beau me poser beaucoup de questions, je ne comprends quand même rien.

À toutes mes questions, les mêmes réponses : « Parce que c'est comme ça », « Parce que je te le dis », ou la très redoutée « Tu comprendras quand tu seras grand ». C'est tellement frustrant ! C'est quoi grand ? C'est quand ? Pourquoi

personne ne veut essayer de m'expliquer maintenant ? Pourquoi ?

Mes progrès sont lents, ce sont de tout petits progrès. Je n'apprends presque rien et personne ne répond à mes questions. Le monde reste un immense mystère. J'enrage de frustration. Je veux savoir, je veux comprendre. C'est quand grand ? Je suis déjà plus grand qu'hier. Donc c'est plus grand de combien ? Je connaissais les étapes par cœur. Aux questions faciles j'obtenais une réponse. Lorsque ça se corsait un peu, j'obtenais : « C'est compliqué ». En insistant encore, je retombais sur : « Tu comprendras quand tu seras grand. » C'était insupportablement frustrant.

Un jour, mes parents m'ont habillé de noir et se sont habillés de noir. Nous avons roulé longtemps. Chez grand-mère, tout le monde était en noir, le visage grave. On m'a emmené dans la petite pièce où ma grand-mère dormait. Je l'ai embrassée, mais elle était froide et ne réagissait pas. Je ne comprenais rien. J'avais très peur. Qu'était-il arrivé à ma grand-mère ? Ça veut dire quoi, morte ? J'ai demandé, demandé, et, enfin, on m'a dit : « Tu comprendras quand tu seras grand. ». Je me suis figé sur place, mes yeux se sont écarquillés et quelque chose a lâché en moi. Je suis entré dans une rage noire, j'ai tapé dans les murs, j'ai tapé dans les meubles. J'ai hurlé à pleins poumons. J'ai bousculé tout le monde. Je ne pouvais plus m'arrêter. Finalement, pour me calmer, Maman m'a serré très fort, très très fort dans ses bras et m'a dit : « Tu comprendras quand tu seras adulte. »

Alors un grand calme m'est tombé dessus. C'était donc

cela grand, ça voulait dire adulte. C'était donc cela mon échéance, devenir adulte pour enfin tout comprendre, pour que le monde s'explique. Devenir comme tous les adultes qui savent toujours tout, qui comprennent tout. Obtenir la réponse à toutes mes questions. J'avais désormais une échéance précise, le jour de mes dix-huit ans.

Alors, je me suis fixé un rendez-vous avec moi-même. Je me suis juré de prendre mon mal en patience et de noter toutes mes questions sans réponse. L'échéance de mes dix-huit ans m'aide à tenir face à cette insupportable frustration. J'attends d'être adulte, j'attends mon fatidique anniversaire quand je serai enfin dans la bonne catégorie. La catégorie de ceux qui comprennent, la catégorie de ceux qui savent. J'attends le rendez-vous le plus important de ma vie.

J'attends que les années passent. Je ne comprends toujours pas grand-chose, mais au moins je sais quand je saurai. Pourquoi le papa de mon ami Thomas a disparu de sa vie ? Je comprendrai quand je serai adulte. Pourquoi Julia se fait toujours mal le week-end et revient avec des bleus à l'école chaque lundi ? Je comprendrai quand je serai adulte. Pourquoi je ne peux pas donner mes céréales à un enfant qui a faim ? Pourquoi les adultes ne s'aident pas les uns les autres ? Pourquoi personne ne sourit dans le métro ? Pourquoi même les gens bien tombent malades ? Où va-t-on quand on meurt ? Dès que mes questions sont importantes, aucune réponse n'est disponible, sauf la plus redoutée.

Pourquoi faut-il attendre d'être adulte pour comprendre ? Je comprendrai quand je serai adulte. C'est absurde. Tout

cela me semble un horrible jeu sadique. Pourquoi ne pas m'expliquer maintenant avec des mots que je peux comprendre ? Si je pose la question, c'est bien que j'y pense, donc pourquoi la réponse ne serait-elle pas à ma portée ?

Lorsque je suis entré dans l'adolescence, j'ai eu encore plus de questions et encore moins de réponses. On me disait même : « Ce sont des questions d'adulte, tu ne devrais pas te les poser maintenant ». Mais qu'est-ce que ça peut faire si je me pose la question lorsque je me la pose ? Qui décide à quel âge on a le droit de se poser certaines questions ?

Au fil du temps, ma liste de pourquoi s'est allongée. J'en ai rempli des carnets entiers, des pages et des pages de questions et de tentatives de réponse. Toutes ces questions inquiètent mes parents. Ils ne trouvent pas ça normal. Ils m'ont emmené voir une psychologue. Ça n'a servi à rien. Elle m'a dit que ça irait mieux quand je serai grand !

J'ai passé mon adolescence à étudier tout ce que je pouvais et à noter toutes les questions sans réponse. J'ai compté les années, puis les mois, les semaines, les jours. Le jour de mes dix-huit ans, je me suis réveillé gonflé à bloc. Aujourd'hui, j'allais devenir adulte, aujourd'hui j'allais savoir. J'allais enfin être introduit à la connaissance. Au réveil, mes questions n'avaient pas encore trouvé de réponse, mais c'était imminent. Je me suis mis à compter les heures.

La journée est passée. J'ai eu une belle fête. Je me suis mis à compter les minutes, puis les secondes, à retenir ma respiration à l'approche de ce rendez-vous fondamental. Une minute, trente secondes, dix, cinq, deux...

L'heure de ma naissance a sonné. L'heure de ma naissance est venue et est partie. Il ne s'est rien passé. Pas d'éclair magique, pas de fulgurance, rien. Aucun changement. Je n'ai pas eu de révélation. Alors, j'ai ressenti un grand vide. J'avais tant attendu ce rendez-vous, je m'y étais accroché toute ma vie, et pourtant je n'avais toujours aucune réponse. J'avais des cahiers entiers de pourquoi et aucune réponse. Je me suis assis au sol et j'ai pleuré. J'ai pleuré la fin de mes illusions.

J'ai pleuré mon enfance perdue à espérer être adulte. J'ai pleuré de n'être qu'un vieil enfant. J'ai pleuré ma condition d'adulte qui ne comprend pas le monde. J'ai pleuré les adultes qui donnent l'illusion aux enfants qu'un jour ils comprendront. Ils comprendront la vie, la mort, le bonheur, la maladie, les gens, le monde. Ils sauront pourquoi. Ils connaîtront tous les mystères.

J'ai pleuré de comprendre la grande supercherie, l'illusion maîtresse. Rien ne change en devenant adulte. On ne sait rien de plus, on ne comprend pas mieux. Quelqu'un de célèbre a dit : « Dans chaque adulte, il y a un enfant qui se demande ce qui s'est passé ». Mais ce n'est pas ça. L'enfant se demande pourquoi il ne s'est rien passé au contraire. J'ai pleuré de ne pas comprendre. J'ai pleuré de comprendre qu'on ne peut pas comprendre. J'ai pleuré de comprendre les frustrantes réponses des adultes qui ne veulent pas dévoiler leur intolérable ignorance. J'ai compris, j'ai compris que je ne comprendrai jamais, et j'ai pleuré tout le vide qui restait en moi.

Que sont mes émeraudes devenues ?

Hubert reprit le petit carnet qu'il avait trouvé récemment dans une foire aux livres. Le vendeur lui avait expliqué que son frère Denis, voyageur sans cesse à la découverte du monde, consignait tout par écrit. Intéressé par les déserts, Hubert lui avait acheté, pour le prix de quelques dattes, celui marqué *Sahara 1959*.

Rentré chez lui, il se mit à l'étudier. Ce n'était a priori guère intéressant et sa lecture commençait à le lasser quand il arriva à la période intitulée *mai-juin*. Elle racontait avec précision la tentative de la mission Foureau-Lamy de réussir en 1899 la 1^{re} traversée du Sahara après l'échec sanglant de la 2^e mission Flatters en 1881.

Denis en connaissait déjà les grandes lignes mais il voulait, dans un prochain voyage, explorer l'oued In Kaokane qui permettait d'accéder au mont Tellertebat, un volcan endormi depuis des siècles et où le colonel Reibell, adjoint du général Lamy, racontait qu'au cours d'une promenade rapide certains de ses soldats y avaient ramassé des émeraudes, qu'ils avaient cachées dans une petite grotte, en se

promettant de les récupérer à leur retour, ce qui leur fut impossible.

Pour Hubert, cet oued devint aussi un but qui, petit à petit, l'obséda. Et il s'y rendit en mai-juin 2019, à la fois pour revivre ces moments de la mission Foureau-Lamy et, sait-on jamais, y trouver des émeraudes et peu importait pour lui que ce soient celles cachées par la mission Foureau-Lamy ou d'autres. Il y arriva en voiture par une forte chaleur et découvrit que l'oued d'In Kaokane était tout sauf facile, car pentu et encombré par de nombreux gros rochers. Il avait beau chercher, fouillant tout en crapahutant, mais il ne voyait aucune belle émeraude verte ni aucun caillou précieux. Levant les yeux vers le sommet du Tellertebat, il y découvrit une tache sombre qui, à la jumelle, lui sembla être l'entrée d'une petite grotte. Serait-ce celle mentionnée dans le rapport Reibell ? Il s'en approcha progressivement. Une pause postprandiale lui fut nécessaire pour reprendre quelques forces.

Il se remit à grimper vers 14 heures et, environ une heure plus tard, il arriva à l'entrée d'un grand trou où il fallait s'accroupir pour progresser. Sa lampe torche lui permit de l'explorer rapidement : deux à trois mètres de profondeur et de largeur, un mètre de hauteur environ et encombré par quelques grosses pierres. En balayant sa lumière lentement, Denis avait écrit dans son carnet qu'il avait perçu comme un reflet. C'était une boucle métallique qui maintenait fermée une cordelette. Avec ses doigts et son poignard, il avait creusé doucement sous la pierre et, après moult efforts, réussi à en extraire un petit sac, qui avait dû être kaki. Il était

bien sec. Il l'avait agité doucement et le bruit provoqué lui avait donné la certitude que ce sac était rempli de pierres ; peut-être des émeraudes ? Des larmes de joie lui étaient montées aux yeux. Plus d'un siècle que ces bijoux attendaient un visiteur ! Et il en était de même pour le second sac. Il consigna le tout immédiatement.

Allongé sur le dos, il reprit son souffle. Que faire maintenant ? Redescendre doucement jusqu'à la voiture pour y arriver avant la nuit puis réfléchir à la suite. Il progressa lentement vers l'entrée en glissant sur le dos tout en serrant les deux sacs sur sa poitrine. Il s'arrêta soudain, ayant entendu un bruit curieux. La lueur naturelle était trop faible pour en identifier la cause. Il alluma sa torche et le vit... Un céraste, la vipère à cornes dont la morsure pouvait être mortelle. Gardait-il le trésor ? Ou était-ce son nid habituel ? Il reprit sa reptation dorsale tout en laissant sa torche éclairer le serpent qui, soudain, se fâcha et dans une détente brusque le mordit près du pouce. Dans un réflexe de désespoir, il leva violemment sa main pour écraser contre la voûte la tête du reptile qui, touché, lâcha prise tout en saignant abondamment.

Une fois sorti de la cache, il sentit que sa tête tournait. La voiture ? Y arriver vite et utiliser le vaccin qu'il avait dans sa trousse à pharmacie. Autant il avait grimpé en souplesse, autant la descente ne fut qu'une succession de heurts et de chutes. Lorsqu'il y parvint enfin, il s'écroula sur le siège arrière.

C'est dans cette position que des gendarmes le découvrirent bien plus tard. Sa disparition avait été signalée, des recherches entreprises, et finalement un hélicoptère avait identifié le lieu. Denis était mort ! Un cadavre, main droite énorme, racorni par la chaleur !

Le rapport de gendarmerie qui, miracle, avait été conservé à l'ambassade de France à Alger et qu'Hubert avait pu consulter, précisait simplement que le défunt serrait dans ses bras deux sacs de toile remplis de cailloux de couleur qu'ils avaient laissés sur place, ne voyant pas d'utilité à les ramener. Ils firent simplement suivre ses affaires personnelles, dont le petit cahier noir qu'Hubert avait maintenant entre ses mains. Se mettant dans l'état d'esprit de Denis, il reconstitua la suite et imagina ainsi – mais sans preuve – l'accident qui avait pu provoquer la fin de son voyage.

Denis, géologue averti – et sûr de sa trouvaille – ou collectionneur attiré par de belles couleurs, vertes de préférence ? Dans la poche de sa chemise, enveloppé dans un mouchoir, un éclat de pierre verdâtre avait été retrouvé et transmis aussi à sa famille. Monté en sautoir-pendentif, il est porté désormais par sa filleule qui ne se doute certainement pas de l'histoire qu'il recèle.

Mais qui retournera maintenant dans l'oued In Kaokane pour en connaître les mystères et la vérité ? Cet oued recèle-t-il vraiment des émeraudes ?

Le rendez-vous du Sans-Souci

Tu avais pris rendez-vous avec presque tout le monde. La tâche ne t'avait pas été facile ; tu n'avais pas pu les retrouver tous ou plutôt toutes. Les illusions perdues par exemple, même retrouvées, elles ne sont plus illusions depuis longtemps et tu as dû renoncer à les sortir du néant où tu les avais égarées. Alors tu t'es cramponné à celles qui dépassaient encore un peu comme ces racines qui empêchent de rouler en bas du talus ; les illusions négligées, abandonnées, trahies.

Tu en as commencé l'inventaire, méthodique comme je te connais. Ce fut très compliqué. La longue liste de tes rêves et de tes projets de tes vingt ans, de tes trente ans même, cette décennie de montée en puissance où s'ouvrent les horizons des possibles et des certains. Tu ne supportes pas qu'on te dise que c'était le bon temps et tu as parfaitement raison. L'état de « vieux croûton » nous fait croire un instant que tout allait bien alors, mais il ne faut pas gratter beaucoup et surtout ne pas se voiler la face ; ta vie n'était pas joyeuse derrière ton énergie souvent inutile. Quelques bons

moments surnagent et entretiennent la croyance à un passé doré. Le matelas d'illusions s'épaississait et te permettait de traverser les tempêtes sans trop de dommages.

Quel sens avait donc ta vie, à l'époque ? Je me souviens, tu n'aimais pas qu'on te posât cette question et, là encore, tu avais raison. Les mots *sens de la vie* ne t'intéressaient pas ; la vie n'a d'autre sens que celui qu'on lui donne, à chacun de lui en trouver un, répondais-tu d'un air las. Tes mots à toi étaient *demain, avenir, futur, projet*, ce genre de choses. Tu ne mettais rien à l'intérieur, mais tu aimais t'en étourdir et continuer à épaissir ton matelas. J'avais levé le pied depuis un bon moment et renoncé à te suivre, te voyais t'éloigner avec tes certitudes.

Autour de la trentaine, on passe de l'âge de pierre à l'âge d'homme. Emporté par ton élan, tu fus plus tardif, tu avais bien trente-cinq ans quand le quotidien t'a rejoint, implacable. Je ne sais pas ce qu'il en est pour les femmes ni même si l'on dit l'âge de femme. On devrait mais on ne le dit pas. Il faudrait leur demander ce qu'elles en pensent – des trente à trente-cinq ans d'âge de femme –, mais il ne faudrait pas non plus être trop indiscret.

Ainsi, j'ai pu assister à tes renoncements, conscients ou inconscients, les uns après les autres ; à ces illusions, si essentielles disais-tu que tu ne pouvais vivre sans elles, du temps où elles ne se nommaient pas encore illusions mais *avenir* avec les synonymes qui l'accompagnent. Comme j'avais commencé avant toi, je les connaissais, ces rêves que tu jetais par la fenêtre tout en roulant le regard fixé sur le compteur ; j'avais jeté les mêmes ou presque quelques années

plus tôt. Notre différence tenait à ce que mes illusions en étaient encore lorsque je les ai froissées, quand toi tu y croyais dur comme fer jusqu'à te fracasser contre le mur. Je me demande si tu n'y croyais pas encore en te relevant tout endolori, mais il te fallait t'alléger pour pouvoir continuer ta course folle.

Mais perdu dans tes recherches pour retrouver leur trace en vue de ce rendez-vous, tu m'as demandé de l'aide. J'ai accepté car la tâche me paraissait facile. Je les avais toutes ramassées dans le bas-côté, en passant derrière toi ; je connaissais leurs noms et j'ai complété la liste, du moins en partie. À l'impossible, nul n'est tenu.

Faut-il vraiment la répéter ici, cette liste ? Nous avons tous peu ou prou la même, à quelques détails techniques près selon l'époque ou le secteur. Puis tu as décroché ton téléphone, dont on sait qu'il ne se décroche plus depuis longtemps – la faute à Hedy Lamarr –, et tu les as invitées : *« mercredi à 19 heures au Sans-Souci, j'ai privatisé l'arrière-salle »*. Toutes ont accepté et tu en as été le premier étonné.

C'était une idée un peu bizarre, cette invitation. Je n'ai pas osé te poser la question ; tu semblais si enthousiaste... La préparation de l'événement t'occupait trop pour réfléchir au contenu et à la motivation initiale. Fallait-il renouer avec elles, en faire revivre une ou deux, repartir de zéro ? Pire encore, les transformer en réalité, ne serait-ce qu'une seule d'entre elles. Les rêves allaient-ils s'accomplir, les projets aboutir, les erreurs devenir justes ? Tu pourrais, tout

aussi bien, te jeter dans l'illusion des illusions, faire *tabula rasa* dans la désillusion finale...

Tu as commencé à te poser ces questions en arrivant au café avec une bonne heure d'avance. Quand tout était en place, bien figé, tu t'es demandé ce que tu faisais là, devant ton cappuccino-croissant, car on a bien le droit de prendre un cappuccino-croissant à 18 heures, à gratter dans ta mémoire défaillante, à y rechercher des madeleines afin de trouver quoi leur dire. Fallait-il leur demander pardon pour tous ces abandons, trouver les bonnes raisons, en inventer de mauvaises, leur expliquer le marécage qu'est devenue ta vie ? Une heure, c'était un peu court pour les travaux d'Hercule ! Mais tu n'en as pas eu besoin. Personne n'est venu.

Qu'est-ce qu'elle a ma gueule ?

Moi, Picsou Prumt, j'ai obtenu dans ma vie à peu près tout ce que je voulais, surtout du pognon, beaucoup de pognon. Maintenant je fais une fixation sur la reconnaissance éternelle des générations futures, et j'aimerais bien obtenir le prix Belon de l'apnée. Cela devrait être possible. Belon comme les huîtres ? Là, ce n'est pas forcément une bonne idée. Comment peut-on apprécier ces mollusques en lieu et place d'un bon burger bien gras, symbole Maga¹ par excellence ? Et puis l'apnée, retenir sa respiration, comme si j'avais l'habitude de me retenir en quoi que ce soit, moi qui donne plutôt dans l'incontinence verbale. Mais bon, on ne va pas être trop regardant.

Le 15 août dernier, j'ai réussi un coup fumant. Il y a juste ces demeurés d'Ukrainiens qui n'ont pas apprécié, se permettant même de murmurer *Assomption, piège à cons!* Je tenais vraiment à faire ami-ami avec mon collègue Neutipo, un vrai dur à cuire celui-là. Comme les burgers,

¹ Mon affreuse gueule apoplectique (Maga).

la viande doit être bien cuite, on n'est tout de même pas chez les sauvages !

Rien ne devant être négligé, je m'étais offert comme tour de chauffe la réception de la cheffe du Vieux Continent, madame vdL². Déjà, cette notion de vieux continent, ça fait plutôt rance. Ensuite, se donner pour cheffe une femelle, a-t-on idée ? Bref, j'étais d'une humeur exécrationnelle. Et c'est là que je suis le meilleur, que je donne tout mon potentiel.

Elle n'a pas été déçue, la poulette ! Je l'ai embarquée dans une partie de poker menteur. Quinze ! ai-je dégainé d'entrée de jeu. Quinze pour cent ! Dans certaines situations il n'y a pas besoin de round d'observation, mieux vaut immédiatement porter l'estocade. *Oui m'sieu, bien m'sieu*, qu'elle a dit sans moufter et hop, dans l'avion du retour Ursula, sans autre forme de procès !

Là, j'étais vraiment en forme, dans les meilleures dispositions pour accueillir mon copain Neutipo. J'ai sorti le grand jeu, tapis rouge, survol d'avions militaires, risettes devant les caméras... Il en était presque gêné, se demandant si c'était du lard ou du cochon. Du lard, vous dis-je ! J'étais fin prêt pour être récompensé comme il se doit...

Les semaines ont passé et voilà-t'y pas que ces croque-morts de Stockholm ont fait les fonds de tiroirs des histrions humanistes et autres guignols pour trouver à qui attribuer leur breloque. Pouah ! J'avais pourtant produit les états de service, ou plutôt les promesses d'états de service, les plus

² Nom impropre à l'anagrammisation, désolé.

convaincants. Transformer le pourtour méditerranéen – c'est où ça, déjà? – en un chapelet de rivieras paradisiaques, continuer à jouer aux quatre coins avec mon copain Neutipo, interdire les typhons et autres ouragans au-dessus des zones habitées, renvoyer M. Yksnelez à sa condition de saltimbanque...

J'éprouvai une sensation qui m'était jusqu'alors inconnue, une sorte d'amertume. Très vite, il me fallait me ressaisir, une bouteille de Chasse-Spleen, voilà ce qu'il me fallait. J'ignore si ça se boit au goulot comme du coca, pas grave. Et fissa, la livraison. Le con qui a décidé de taxer l'importation – j'avais dit vin de Médoc pas vin de mes deux! –, je vais le donner à bouffer aux murènes. J'ai dans mes jardins de Maga-ra-Lo quelques bestioles qui n'attendent que ça!

Clara

Julien retourna au Colisée parce que certains noms survivent mieux que les souvenirs. Sur la façade fatiguée, l'enseigne clignotait encore, obstinée : *Au rendez-vous des illusions*. Les lettres tordues semblaient lui adresser un sourire ironique. Il remonta le col de son manteau et franchit le seuil.

Le hall sentait la poussière, le velours usé et le sucre ancien du maïs grillé. Les guichets vides semblaient attendre des spectateurs disparus. Aux murs pendaient des affiches mangées par le temps. L'une d'elles annonçait *Le bal des absents* ; en dessous, une photographie en noir et blanc montrait une femme au sourire effacé. Julien sentit son cœur se contracter : Clara. Le papier froissé la faisait revivre une seconde, puis l'image se dissolut dans le silence.

Il monta l'escalier grinçant, effleura la rampe lisse d'avoir trop servi. La salle s'ouvrit, vaste et dévastée. Les fauteuils éventrés ressemblaient à des bouches figées. Au fond, l'écran déchiré s'illumina soudain d'un halo tremblant. D'abord, la pluie sur le quai d'une gare déserte. Une montre arrêtée. Puis, le visage de Clara, jeune, intact. Elle tendait la main, et Julien sentit ses poumons se vider d'un coup, comme s'il tombait.

Ce rendez-vous manqué l'avait marqué au fer. Le souvenir lui revint, plus net que jamais. La gare bruissait de pas pressés, de sifflements de locomotives. Il l'avait attendue sous l'averse, trempé jusqu'aux os, tenant une rose qui s'était fanée avant l'heure. Sa montre s'était arrêtée à dix-neuf heures seize. Chaque minute pesait sur lui comme une pierre. Ses doigts engourdis serraient la tige de la fleur ; il avait senti l'humidité gagner sa chemise, puis ses os. Les voyageurs défilaient autour de lui, indifférents. À vingt heures, la fatigue l'avait terrassé : il avait quitté le quai, persuadé qu'elle ne viendrait pas. Mais parfois, dans ses nuits sans sommeil, il revoyait la scène autrement : il se voyait tourner le dos une minute trop tôt, juste avant qu'elle n'arrive. Ce doute l'avait rongé toute sa vie, plus cruel que l'absence elle-même.

Sur l'écran, le souvenir vibrait maintenant comme la surface d'un lac. Julien avança, le toucha, et la matière céda sous sa paume. Tiède, souple. Sans réfléchir, il traversa.

De l'autre côté s'étendait une ville remplie de contradictions. Les fiacres côtoyaient les drones, les réverbères à gaz s'alignaient avec les néons clignotants. Les pavés sonnaient comme des touches de piano. Des musiques se superposaient : accordéon d'autrefois, synthétiseur venu d'ailleurs. Et là, sur le trottoir, Clara, robe claire, chevelure en désordre, lui adressait le sourire qu'il avait gardé en mémoire.

Elle lui prit la main. Sa paume était tiède, vivante, et Julien sentit la chaleur circuler jusque dans ses veines glacées. « Tu vois, murmura-t-elle, je suis venue. Tu avais douté, mais j'étais là. »

Sa voix vibrait comme une chanson qu'il avait cru perdue. Il ferma les yeux, sentit son parfum – mélange de lilas et de pluie – et crut redevenir ce garçon qui courait au-devant d'elle.

Ils marchèrent ensemble dans un dédale mouvant. Ici, une terrasse des années trente où fumaient des couples élégants ; là, une avenue futuriste où des écrans géants clignotaient dans toutes les langues. Ils traversèrent un bal de masques où les danseurs changeaient de visages à chaque pas, un jardin où fleurissaient lilas et orchidées tropicales, une bibliothèque aux rayonnages infinis dont les livres s'écrivaient en se feuilletant.

Puis vinrent d'autres visions. Sur une place, un cinéma en plein air projetait mille films à la fois ; les images se mélangeaient, se réécrivaient sous les yeux de spectateurs sans visage. Plus loin, une passerelle s'étendait au-dessus d'une rivière où coulaient des lettres lumineuses, formant puis effaçant des mots aussitôt avalés par le courant. Clara s'arrêta, se pencha, ramassa une syllabe qui brillait comme une étoile. « Même nos paroles, dit-elle, finissent par se dissoudre. Mais tant que tu m'écoutes, je suis encore là.

Elle prit son visage entre ses mains et ajouta : « Tu m'as attendue toute ta vie. Ne pars plus avant moi. »

Julien ferma les yeux, trembla sous la douceur de ses doigts.

Mais parfois, l'illusion se fissurait. Dans une vitrine, il aperçut son reflet : non pas le jeune homme qu'il croyait être, mais l'homme fatigué qu'il était devenu. Son cœur se serra. Clara trembla, son visage se brouilla comme une pellicule

usée. « Reste avec moi, dit-elle d'une voix basse. Tout ce que tu désires est ici. »

La panique le saisit. Alors lui revint le souvenir du quai, précis comme une lame : la pluie battante, la rose fanée, la montre arrêtée. Il l'avait attendue. Ou bien était-ce lui qui avait fui ? L'image se répéta, obstinée, comme une scène mal remontée.

Au bout d'un corridor de lumière, une porte s'ouvrit. Derrière, la blancheur de la réalité. Clara s'accrocha à lui. Ses yeux disaient *reste*. Son souffle heurtait sa joue, son corps tremblait contre le sien. Mais Julien sut qu'il devait franchir le seuil, sinon il s'éteindrait avec elle. Dans un arrachement douloureux, il lâcha sa main et se jeta dans la clarté.

Il retomba dans la salle obscure. L'écran redevenu gris, la poussière tombant comme une neige lente. Clara avait disparu. Les fauteuils éventrés ne gardaient plus que leur silence. Julien respira profondément. Son cœur battait à tout rompre. Tout cela n'avait été qu'un mirage.

Il fit quelques pas vers la sortie. C'est alors qu'il s'aperçut que les rangées n'étaient plus vides. Des silhouettes, innombrables, occupaient chaque siège. Leurs visages ressemblaient à des masques de cire, leurs yeux brillaient comme des éclats de verre. Tous le fixaient. Leur immobilité pesait plus que le silence.

Puis l'écran se ralluma. Julien y vit son propre visage, souriant comme un acteur qui venait d'achever sa scène. Mais ce n'était pas un simple reflet : son double à l'écran bougeait, parlait, riait avec Clara. Leur dialogue se

poursuivait, leur histoire avançait sans lui. Julien, spectateur, était exclu de sa propre vie.

Les applaudissements éclatèrent, secs, mécaniques. La salle vibra de ce bruit irréel. Les silhouettes se levèrent d'un même mouvement. Leurs mains battaient en cadence. Certaines avançaient dans l'allée centrale, leurs masques se fendant pour laisser apparaître des fragments de visages qu'il croyait connaître : son père, un camarade de jeunesse, Clara encore, puis des reflets déformés de lui-même.

Julien voulut reculer, mais ses jambes refusèrent de bouger. Sa gorge se serra, son souffle devint court. Alors il comprit : il n'avait jamais quitté le film. La réalité n'était qu'un décor de plus, une projection dans un labyrinthe sans fin. Sa vie tout entière, depuis la gare et la rose fanée, n'était qu'une suite de scènes montées, répétées, et projetées par un matériel invisible. Et lui n'était qu'un rôle, prisonnier d'une mise en scène éternelle.

Clara réapparut à l'écran. Elle leva les yeux vers lui. Sa bouche forma un mot silencieux. Julien crut lire *reste*. Puis, dans un grésillement sec, la pellicule se bloqua dans le projecteur. L'image trembla, se déforma, et soudain la pellicule commença à se tordre, à brûler, à fondre en un halo qui se consuma lentement. L'odeur âcre du celluloïd envahit la salle.

Le visage de Clara se dissolvait dans cette flamme lente, comme si même l'illusion n'avait droit qu'à un temps limité. Alors, au milieu du silence, Julien se demanda si ce n'était pas sa propre mémoire qui se consumait, laissant place à une obscurité sans fin.

Marie-Claude Hervé-Blondeau

*Ami lecteur, laisse-moi te raconter un épisode de la vie
de ce jeune homme que je fus autrefois.*

Le lac de l'illusion

Il y a des années, j'habitais une petite bourgade entre lac et mer, dans une campagne tranquille, loin de la civilisation à laquelle je souhaitais échapper. Comme le couple que j'avais remarqué au début du printemps, en me promenant près du lac. Je les avais observés de loin, car j'avais bien senti que ma présence les aurait gênés. Puis j'étais revenu plusieurs fois pour les regarder. Toujours de loin.

Lui était grand, fort, déjà vieux, mais on sentait qu'il pouvait être violent. Elle, plus fine, les yeux longs et étroits, se frottait souvent amoureusement contre lui. On voyait qu'elle l'adorait. Ils avaient quatre enfants, trois filles et un garçon.

Où habitaient-ils ? Un jour, étant revenu avec des jumelles, j'avais essayé de repérer, au bout du lac, l'endroit où ils rentraient chaque soir. Mais je n'avais vu que les roseaux poussant dru sur la rive. Sans doute s'étaient-ils construit une sorte de hutte à l'abri des regards. Les enfants étaient aussi sauvages que leurs parents. Ils ne venaient jamais sur la plage. Était-ce leur père qui leur défendait de se

mêler aux étrangers ? Moi, ils avaient fini par s'habituer à ma présence, lointaine et silencieuse.

Ils partaient pêcher toute la journée. Sans doute ne vivaient-ils essentiellement que de leur pêche, car le soir venu, ils rentraient au bout du lac et n'en sortaient plus. Je le sais, car plusieurs fois j'ai essayé de voir ce qu'ils faisaient à la nuit tombée. On ne les avait vus qu'une seule fois sur le port, en train de regarder les bateaux, brièvement, puis ils étaient repartis.

Les semaines d'été ont passé ; les enfants ont grandi et bientôt je n'ai plus vu les filles. Seul était là le garçon qui ne semblait pas vouloir quitter la maison. Il avait toujours un air bête et niais, maladroit, ce qui semblait irriter son père au plus haut point. Un jour, je longeais le lac sur l'autre rive et je les ai vus. Le fils était sur le bord, l'air effrayé, et le père, le vieux, fonçait vers lui en poussant des cris rauques et méchants. Le fils partit se cacher au milieu des roseaux, puis le père et sa femme disparurent un peu plus loin, pour regagner leur hutte sans doute, car la nuit commençait à tomber. Doucement, je me suis approché et, parvenu à quelques mètres du malheureux, j'ai murmuré : « Je peux t'aider si tu veux. » Aucune réponse, je suis parti.

Le lendemain je les ai aperçus au bord du lac tous les trois, le fils collé à sa mère, le père, l'air mauvais, le regardait. Pendant plusieurs semaines, inquiet, je descendis au lac, à la tombée du jour, voir si tout allait bien.

Décembre est arrivé. Mes promenades se firent moins fréquentes. Une fin d'après-midi, froide et grise, j'ai repris le chemin du lac. En descendant, je les ai aperçus, lui, le vieux,

et sa compagne serrée contre lui. Mais pas le fils. J'ai bien vu que les deux m'avaient repéré et semblaient me surveiller. J'ai sorti mes jumelles et j'ai scruté les différents coins de roseaux pouvant servir de cachette. Soudain je l'ai vu, une tache blanche sur la berge.

J'ai traversé la prairie en courant. Il était là, mort, un grand trou rouge au milieu de son corps. J'ai crié, pleuré, et prenant le cadavre dans mes bras, j'ai lavé le sang qui avait souillé sa poitrine. De loin le couple me regardait, poussant de petits cris comme s'ils me remerciaient. Puis ils sont allés au milieu du lac et tout d'un coup le vieux a déployé ses ailes et, d'un mouvement plein de puissance et d'élégance, s'est envolé vers la mer. Elle le suivit, battant des ailes lentement. Moi, je tenais dans mes bras leur fils, froid et doux à la fois. Je l'enterrai. Que pouvais-je faire de mieux ?

*Ami lecteur, c'était des cygnes !
Je te sens tout interloqué, tu as été berné !
Et le maître de cette illusion ou plutôt la maîtresse,
c'est Daphné du Maurier qui en 1952 a écrit cette nouvelle,
Le Vieux, que j'ai racontée à ma façon.
Mais n'est-ce pas le pouvoir de la littérature que de
« donner l'illusion complète du vrai » ?
Guy de Maupassant, préface de Pierre et Jean.*

Osorezan

Le bus cahotait sur la route étroite en cette fin d'après-midi d'été. Thomas était anxieux. La partie rationnelle de son cerveau se demandait s'il avait eu raison de venir là. Devant la vitre, les montagnes du nord du Japon s'élevaient, grises et déchiquetées, couronnées de nuages bas.

Son vieil ami Takuya l'avait mis en garde. Situé à l'extrémité nord de l'île principale du Japon dans la péninsule de Shimokita, *Osorezan*, la « montagne de la peur », n'était pas un lieu touristique pour les étrangers. Surtout les étrangers dépressifs. Mais Thomas n'était plus tout à fait étranger à ce pays après dix ans passés à Tokyo et, depuis la mort de sa femme, une solitude devenue insupportable l'avait poussé vers le nord, comme attiré par un trou noir vers un rendez-vous avec ses illusions.

Comme son nom ne l'indique pas, *Osorezan* n'est pas une montagne mais le cône d'un ancien volcan dont le paysage dans le cratère, avec ses fumerolles sulfureuses et son lac aux eaux acides hostiles à toute forme de vie, évoque une vision de l'enfer bouddhique. Selon la croyance, c'est un lieu de passage des âmes des morts vers l'au-delà.

Thomas se souvenait très bien de sa première rencontre avec Mimeko. C'était trois ans auparavant à bord du Tokyo-Paris, le vol de nuit sans escale d'Air France. Le hasard ou les *kami*³ farceurs leur avaient attribué deux sièges côte à côte. Lui rentrait à Paris pour les fêtes de fin d'année. Elle, un petit bricolo, si menue que le siège pourtant exigü de la classe économique semblait avoir les dimensions d'un fauteuil de première classe, créatrice d'un blog intitulé *Furansu Daisuki* (j'adore la France), allait visiter la Provence de Marcel Pagnol. Heureuse coïncidence, il était né à Aubagne comme l'académicien. C'est ainsi qu'ils firent connaissance au cours de promenades virtuelles autour de Garlaban.

Tout était allé si vite, trop vite, beaucoup trop vite. Trois mois plus tard, ils se mariaient. Ce furent les jours heureux. Jours heureux interrompus de façon brutale deux ans plus tard par un conducteur âgé de 91 ans qui avait confondu les pédales de frein et d'accélérateur de sa Nissan. Le choc. Le vide. S'en était suivie une période de profonde dépression durant laquelle, l'alcool aidant, il se demanda si ces quelques années de bonheur n'avaient pas été un rêve. Le monde était devenu une pièce sans lumière. Et dans ce noir, une seule idée s'imposait : la revoir, ne serait-ce qu'une fois.

Il avait entendu parler des médiums d'*Osorezan*, les *Itako*, des chamanes âgées, souvent aveugles, qui prêtaient leur voix aux morts.

³ Divinité dans la religion Shinto

Avant l'accident, l'histoire des *Itako* le faisait sourire. Il s'était même moqué de Takuya : « Tu imagines ? Une conversation avec Marilyn Monroe parlant, par la bouche d'une *Itako*, dans le dialecte de la région ? »

Mais, contre toute logique, quelque chose dans l'idée d'un dialogue possible avec l'au-delà s'était accroché en lui. Depuis l'accident, l'image de Mimeko s'invitait chaque nuit dans ses cauchemars. Elle venait toujours sans parler. Juste un regard d'une infinie tristesse, comme si elle voulait lui dire quelque chose. Peut-être qu'ici, dans le cratère, il pourrait l'entendre une dernière fois.

Takuya avait tenté de le dissuader de se rendre dans cet endroit. Il lui avait raconté comment au printemps à la fonte des neiges lorsque la route qui mène au temple redevenait praticable, deux moines montaient ouvrir le temple qui avait été fermé tout l'hiver. Après des rituels d'exorcisme, un seul d'entre eux, après s'être méticuleusement bouché les oreilles avec de la cire, allait rompre les scellés apposés lors de la fermeture du temple à l'automne et ouvrir le lourd cadenas de fer, pendant que le second, debout à l'extérieur, récitait des soutras. À l'ouverture des portes, un vent violent et fétide s'échappait de l'intérieur charriant des lamentations, des cris affreux et des hurlements de douleur. « Foutaises ! lui avait dit Thomas en haussant les épaules. » Mais c'était avant l'accident.

Thomas n'était pas croyant. Il se méfiait de toutes les religions partant du principe que ceux qui vous font croire à des absurdités vous feront accepter des atrocités. Mais à présent, du fond de son désespoir, l'idée, absurde,

irrationnelle, de pouvoir parler avec Mimeko s'imposait à lui comme par une sorte d'effet tunnel mental.

Le bus s'arrêta à côté de l'entrée du temple. L'air empestait le soufre. Des pierres noires, érodées par le vent, formaient un paysage lunaire. Entre elles serpentaient des filets de fumée, comme des esprits rampants. Des pèlerins avançaient en silence, les yeux baissés, murmurant des prières que le vent dispersait.

Du temple principal lui parvenaient les voix graves et monotones des moines qui psalmodiaient des sutras au rythme du *Mokugyo*⁴.

Devant l'aile des *Itako*, une file de pèlerins patientait. Thomas décida de revenir plus tard. Il voulait marcher autour du lac et voir de ses yeux ce que ses cauchemars lui avaient montré tant de fois.

Il erra parmi les cairns de pierres que les familles empilaient pour apaiser l'âme des bébés morts trop tôt. Il s'arrêta devant l'un d'eux : au sommet, dérisoire, un petit moulin à vent en papier rouge tournait à toute vitesse sous l'effet du souffle des âmes errantes.

La nuit tomba vite. Le silence était si dense qu'il crut entendre son propre sang battre à ses tempes. La lune, pâle, découpait les silhouettes des rochers. Un chien aboya au loin, puis plus rien.

Soudain le regard de Thomas fut attiré par une silhouette blafarde, fantomatique. Une femme, toute menue, aux longs

⁴ Cloche en bois utilisée par les moines bouddhistes japonais lors des cérémonies.

cheveux noirs sans le moindre reflet. Elle tourna la tête lentement, et son cœur s'arrêta. Mimeko. Exactement comme dans ses souvenirs – non, plus encore, comme dans ses regrets.

— Mimeko... balbutia-t-il.

Elle sourit, leva la main, l'invitant à la suivre. Ses yeux n'avaient pas la chaleur d'autrefois, mais un éclat glacé, translucide, irréel.

— Viens avec nous, murmura-t-elle d'une voix douce.

Thomas sentit ses jambes avancer malgré lui. Chaque pas semblait aspirer sa force, comme si le sol voulait l'engloutir. Le souffle du vent prenait la forme d'un chuchotement. L'apparition approcha son visage du sien.

— Tu as assez souffert, dit-elle doucement. Viens.

Il voulut la serrer, la retenir, la supplier. Mais quelque chose, une intuition infime, une résistance se glissa en lui : ce n'était pas elle. Ce n'était qu'un écho, une ombre tissée de sa mémoire.

— Non... tu n'es pas elle, souffla-t-il.

L'apparition le fixa, immobile. Puis se délita lentement, comme une volute de fumée dans le vent. Il perdit connaissance.

Il reprit conscience à l'hôpital général de *Mutsu*. Un moine l'avait trouvé gisant près d'un cairn d'où s'échappaient des volutes de fumée blanche faisant penser à des silhouettes humaines. Il respirait encore sans doute victime d'une inhalation de soufre.

À son chevet, Takuya soupira :

— Voilà où t'ont conduit tes illusions. Tu as bien failli la rejoindre, *baka*⁵.

Thomas détourna le regard vers la fenêtre ; sur le mur, la lumière du soleil dessinait un reflet mouvant. Et, juste un instant, dans ce halo tremblé, il crut apercevoir un sourire léger, familier.

Il ferma les yeux. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentit en paix.

⁵ Idiot, imbécile

Vous avez dit démoniaque ?

Notre héros – il est jeune et à la fois geek et magicien – a perdu tous ses cheveux à cause d’une malédiction du démon Calvitus. Il veut absolument les récupérer, car non seulement il se soucie de son apparence, mais il suppose des effets secondaires létaux. Il a en poche mille écus pour avoir sauvé nombre d’âmes méritantes. Ces dernières auraient fini en enfer sans son intervention.

Le démon Calvitus est d’alignement *loyal-mauvais*. Il a donc un code d’honneur, il respecte sa parole. Si notre jeune homme réussit à le convaincre de lever sa malédiction, celle-ci sera anéantie pour toujours. Il va donc dans l’arrondissement ésotérique numéro XXIV de Paris, celui des démons. Là, il recrute un ogre-démon pour le protéger avec cent écus afin de se rendre au bar des Illusions perdues pour retrouver les membres de la fratrie de Calculus, frère de Calvitus. Le bar est situé dans la rue pavée des Bonnes-Intentions.

Notre geek passe chez les démons via un portail magique et se retrouve face à un pont. Pas de chance, il y a juste devant un troll pointilleux et érudit, ce qui est plutôt rare

chez ce genre de monstre. Le vilain l'apostrophe et lui explique qu'il ne le laissera passer que s'il résout sa charade. « Mon premier peut avoir quatre, six, huit, dix, douze ou vingt faces. Mon deuxième est dans une phrase. Mon troisième vous donne de l'énergie. Mon tout est ce qui me caractérise !

— C'est dur ! Vous êtes vraiment démoniaque !

— Bravo ! Vous pouvez passer le pont ! »

Notre jeune héros marche encore un peu, puis entre dans le bar Les Illusions Perdues tenu par un certain Cazlab. Il y a quelques démons dans la salle. Une grande diablesse rousse est au comptoir. Elle est trop maquillée et très parfumée, probablement pour dissimuler ses disgrâces démoniaques et son odeur de soufre. Elle sirote une tequila-ciguë. Les démons adorent absorber des poisons. Leurs cellules meurent. Ils se régénèrent ensuite très vite et cela leur procure un très grand plaisir. Surtout ne rien avaler dans ce bar, se dit notre héros, tout est empoisonné, car réservé aux démons. Il aborde la diablesse :

« Bonjour, vous êtes bien Fumette, la sœur de Calculus ?

— Oui, c'est moi. Que me voulez-vous ?

— Je souhaite rencontrer votre frère Calvitus.

— OK, mais il faut que vous me motiviez pour cela...

— Cinquante ducats ?

— Cent ! Revenez demain à 15 heures, je vous dirai où le trouver.

— Marché conclu. »

Le jeune homme s'exécute et prend congé de la démonsse. Le lendemain, il arrive au bar à 15 h 15. Pas de Fumette et encore moins de Calvitus en vue. Il attend jusqu'à 15 h 30, puis arrive 16 h. Il se décide à interroger le barman : « Bonjour. Savez-vous si Fumette est passée à 15 h puis repartie ?

— Ah oui, j'ai suivi votre conversation avec elle hier. Entre nous, on ne peut pas faire confiance à Fumette ; elle abuse de l'amanite phalloïde. Elle a un alignement *chaotique-mauvais*. Je l'oblige toujours à régler tout de suite. Par contre, pour cent ducats, je vous donne un tuyau pour trouver votre démon.

— Comment être sûr que vous ne me mentez pas ?

— Regardez ma fiche, je suis d'alignement *loyal-neutre* donc vous pouvez me faire confiance.

— Un bout de papier que *ChienGPT* aurait pu tout aussi bien produire...

— Écoutez, pour être barman dans cet arrondissement, il faut avoir mon alignement, car sinon les démons craindraient qu'on ne leur serve, par pure méchanceté, de l'eau de rose ce qui peut les tuer. Bien entendu, je ne peux pas avoir un alignement *bon*, car ici, cela ne serait pas supportable.

— OK, ça semble logique. Marché conclu !

— Ce soir à 21 h 37, Calvitus sortira du temple des loups-garous. Ne vous inquiétez pas, nous sommes loin de la pleine lune. Nos amis lycanthropes seront sous forme humaine. »

Notre garçon se rend au temple à l'heure dite et accoste directement Calvitus : « Bonjour, que me voulez-vous ?

— Je vais être franc, je suis prêt à vous donner des ducats en échange de la levée de votre malédiction.

— Pauvre idiot, vous êtes au rendez-vous des illusions. Jamais, je ne reviendrai sur une de mes malédiction. La seule chose qui m'empêche de vous tuer maintenant est le plaisir démoniaque que me procure votre souffrance. Fuyez avant que je ne change d'avis ! »

Notre jeune homme se réfugie alors dans le XXIII^e arrondissement de Paris, chez son amie la fée de la rose. Il lui raconte sa mésaventure. Et voici ce qu'elle lui répond : « Mon pauvre ~~PX~~, comme je te plains. Tu sais, moi, je te trouve pas mal avec ta boule à zéro ! Cependant, il n'y a pas que les démons qui peuvent te rendre ta chevelure et lever la malédiction. Il y a les féeries aussi, même si c'est toujours compliqué avec elles... »

Notre jeune ami reprend alors espoir, mais ce sera une autre histoire que je n'ai pas le temps de vous conter.

Onirisme

Je me serrai contre Tom que j'avais enlacé et allai nicher mon pied entre ses chevilles. Il happa ma jambe et coinça mon genou entre ses cuisses avec un petit grognement. Dormait-il vraiment ? Ainsi, je les avais tous laissé tomber. Tous délibérément abandonnés. Qu'allais-je maintenant faire de Tom qui était parvenu à m'attacher ? Qu'allait-il advenir de ces nuits qui venaient nous posséder ? Combien d'étreintes nous restait-il à partager ?

Je m'amarrai à Tom, me calai dans le noir contre lui, me collai à sa peau jusqu'à ce que mon corps embrasse le plus parfaitement possible, qu'il épouse le plus infiniment possible, celui de Tom endormi. Le temps, celui des heures qui en boucle se mourait et qui en boucle renaissait, le temps viendrait tôt ou tard nous dévorer. Sûre de ma finitude, j'entrevis la nuit de celui près de qui il me semblait désormais vivre en sursis.

L'irruption inopinée du commandant m'aspira dans un tourbillon de souvenirs surgi de sombres eaux. Je l'avais malencontreusement revu un soir au comptoir du Rosebud.

Il sirotait en languissante compagnie un mojito à la paille. À dire vrai, lorsque je le reconnus avec elle suspendue à lui, que je les vis tels deux grands oiseaux planant sur leurs tabourets, je compris instantanément qu'il était venu s'emparer de la chute de notre incandescente liaison afin d'en reprendre le fil et d'en poursuivre le cours avec cette autre à qui il demandait implicitement d'être moi. Je l'avais chassé du Rosebud avec fureur. D'une rafale de mots : « Arrière commandant ! Hors de ma vue et fissa ! ».

Pris en flagrant délit de trahison, il avait tête haute viré de bord vers la sortie en embarquant la poupée en question. Je bus, après leur départ, des chaperons rouges à en vomir. Je ne pus cependant atteindre l'ivresse. L'exaspération m'en empêcha. Mais comment avait-il pu m'échanger contre cette Barbie de pacotille ? Notre relation aurait-elle d'aventure relevé du banal commerce des objets ?

Rentrée tard, je recherchai dans le volume des tragédies de Shakespeare sa photographie et l'arrachai de colère à la supplique de Juliette. « Viens nuit ! Viens Roméo ! Viens mon jour dans la nuit. » Je classai l'affaire promptement. Je rangeai le commandant dans une boîte. Le temps de la refermer, la rupture me parut consommée. Cependant, les jours suivants, ma fureur augmenta. Elle infecta peu à peu l'ensemble de mon être. Elle atteignit mes couches profondes. Je bus alors le dégoût jusqu'à la lie.

Il me rendit visite de manière inattendue. Il traversa l'appartement sans dire un mot et alla s'enfermer dans l'alcôve de nos amours. Curieuse de connaître le motif de

son étrange comportement, je tapai à la porte. Il était, dit-il en l'ouvrant, extrêmement occupé. Sa nouvelle petite amie l'avait entre-temps rejoint. Il avait noué le drap du lit au garde-corps de la fenêtre afin qu'elle puisse s'introduire dans la chambre à la dérobée. Épouvantée, je le dévisageai. Il me saisit par le bras puis me tira jusque dans la salle de bain avec une jubilation sadique.

La fille était toute nue dans ma baignoire. Visiblement à son affaire dans mes petites affaires, elle me gratifia d'un babillage qui émerveilla à ma grande stupéfaction le commandant. Puis je fus témoin de leur détestable badinage jusqu'à l'instant où, dans l'ostensible intention de chérir le nouvel objet de son désir, il s'empara de l'éponge, la plongea dans la mousse, et la pressa lentement au-dessus de ses seins. Au contact de l'eau claire, leurs extrémités tressaillirent. Les deux bouts se dressèrent. Deux pointes métalliques se formèrent. Prise d'un affolement soudain, je me réfugiai, cœur défait, dans la cuisine où je m'emparai du couteau japonais. Lorsque le commandant reparut dans l'entrebâillure de la porte, il sifflotait. Il était serein. Je feignis de ne pas le remarquer. Il ouvrit le réfrigérateur et se pencha vers l'intérieur.

Je frappai. Je portai le premier coup dans le dos. Résolue à tuer le cauchemar qu'il m'infligeait, je recommençai. Peine perdue, car assenés en vain mes coups heurtèrent une invisible armure. La lame du santoku avait beau l'atteindre, elle ne parvenait ne serait-ce qu'à érafler son semblant de veste sur laquelle elle dérapait désespérément. Le tranchant n'entraîna pas. Il ressortit indemne de la cuisine et disparut

dans la chambre avec la bouteille de lait qu'il était venu chercher.

Ainsi donc ma démonstration d'amour le laissait de marbre. Cette découverte me laissa profusément abasourdi... Mais à quoi bon s'obstiner contre une pierre ? Car à l'image des minéraux, il n'avait manifesté aucune réaction. Avait-il d'ailleurs jamais éprouvé un semblant d'affection à mon égard ? Et puis qu'avais-je tant, moi aussi, à vouloir me faire aimer d'une âme dont la cruauté m'apparaissait désormais clairement ?

Incapable de soutenir davantage cette atroce vérité, je capitulai. Désarmée, j'abdiquai. Je décidai de désertier les lieux, de quitter pour toujours la chimérique alcôve de nos amours. C'est cela, il te faut partir. Partir maintenant. Mais partir pour aller où ? Nager me reconforterait. Nager me débarrasserait de cette insoutenable pesanteur. Oui, nager m'allégerait. L'été s'achevait et, au sortir dans la nuit, l'air me sembla particulièrement doux. À l'abord de la côte, il devint légèrement plus frais. La mer approchait. Haut dans le ciel, une lueur silencieuse menaçait les ténèbres. Défi sans conséquence. L'orage était loin, resté là-bas, loin derrière moi.

Empruntant le sentier à travers les rochers, je descendis vers le rivage et rejoignis le clapotis des vagues. Libérée sur le sable du poids de mes vêtements, je fondis dans l'eau sombre dont l'immense masse léchait la crique avec paresse. Retirée du jour, plongée dans l'ombre, la mer me parut singulièrement dense. Plus opaque, plus lourde qu'à l'accoutumée. Mon corps pénétra dans l'eau plus avant.

Il se laissa lascivement porter puis il s'allongea paisible en brasse coulée. Je nageai. Je glissai avec bonheur dans les plis de l'onde mystérieuse. Je m'enveloppai dans ses volutes noires et m'enroulai en apesanteur dans les reflets moirés de l'instant. Enfin libre, comme ivre, ivre de baigner dans le ventre infini de la mer, libre de flotter dans le temps replié du sein protégé de ma mère.

Le liquide marin se métamorphosa légèrement. Il sembla devenir étrangement plus épais, anormalement plus tiède aussi. Il devenait visqueux, sensiblement poisseux. Je songeai à revenir mais je m'empêtrai dans mes mouvements. Lorsque je réalisai le danger, il était trop tard. Le manteau de pénombre se refermait sur moi. La mer m'engluait, m'enlisait dans le velours de son étai uligineux. J'allais crever. Crever comprimée. J'étais dans une merde noire. Je songeai alors au fait absurde que j'avais perdu pied, songeai au commandant et à l'alcôve abandonnée, songeai à tout cet amour qu'il avait sacrifié, songeai au rivage que je ne reverrais jamais.

Noyée contre Tom, engluée sur sa peau, je sursautai, hoquetante et trempée, le souffle coupé. J'inspirai entre deux sanglots. Je happai l'air. Inspirer. Souffler. Je respirai avec difficulté. J'étais moite et complètement frigorifiée. Je me détachai lentement de Tom et me réfugiai comme un animal malade à l'autre bout du lit. Mes yeux étaient encore grands ouverts quand, dans la nuit, il changea de position, lorsque Tom dans le noir se rapprocha de moi, me coinça sous sa jambe et vint fourrer sa tête dans le creux de mon cou.

L'Espoir demain !

Un soir d'automne 2041, Jean Gillet, ingénieur en retraite responsable bénévole de plusieurs associations d'intérêt général, s'installe dans son salon en compagnie de son épouse Ariane, architecte encore en activité, pour regarder le journal télévisé. Le présentateur annonce la fondation d'un nouveau mouvement politique, *L'Espoir demain !*, par l'ancienne ministre Virginie Lespoir. Ariane se tourne vers son mari.

« Un nouveau parti politique ? Il n'y en a pas assez ?

— Si, mais là c'est différent ! C'est Virginie Lespoir, cette jeune ministre si douée qui a claqué la porte du gouvernement l'an dernier.

— Ah oui ! Je me souviens. Il faut la soutenir, rejoignons son mouvement ! »

Fin 2041, Virginie Lespoir déclare qu'après avoir établi un programme basé sur une vaste consultation des Français par des équipes pratiquant le porte-à-porte, elle va se porter candidate à l'élection présidentielle de mai 2042, qui doit être suivie d'élections législatives. Les premiers sondages ne lui

sont pas franchement favorables, mais n'écartent pas non plus son éventuel succès. En février 2042, elle indique qu'elle souhaite présenter un candidat à la députation dans chaque circonscription et invite les personnes intéressées à transmettre un dossier à une commission nationale qu'elle vient de mettre en place.

Pensant que ce parti au destin encore incertain aura du mal à recruter dès maintenant des candidats de valeur, Jean propose son nom pour devenir député de la circonscription où il habite depuis vingt ans. En fait, il cherche moins à devenir candidat local du parti qu'à faire connaître dès maintenant son intérêt sincère et sa disponibilité pour rejoindre l'équipe de Virginie Lespoir au cas où elle serait élue. Il désire lui manifester son soutien avant qu'elle croule sous les propositions de ralliement d'opportunistes de la dernière heure sans convictions réelles, qui attendent de savoir qui sera président pour proposer leurs services.

En avril, Jean apprend que, comme il s'y attendait, une candidate plus jeune que lui a été choisie pour tenter de devenir députée de sa circonscription ; en mai, à l'issue du deuxième tour, Virginie Lespoir est élue présidente de la République. Les élections législatives qui suivent font entrer à l'Assemblée nationale une majorité de députés portant les couleurs de son mouvement. L'été est ensuite consacré à la constitution d'un nouveau gouvernement dont les membres sont presque tous issus du parti présidentiel.

Fin septembre, Ariane et Jean Gillet reçoivent un message annonçant la constitution du Conseil national de *L'Espoir demain* ! Il sera composé de ses ministres en exercice,

ses députés, ses sénateurs et certains de ses responsables locaux, auxquels s'ajouteront deux cents membres tirés au sort. Ceux qui sont intéressés doivent le signaler par mail. Ariane et Jean décident de tenter leur chance, même si elle leur paraît infime.

Le 15 octobre, stupéfaction ! Un mail arrive, destiné au seul Jean : « Nous sommes heureux de vous annoncer que vous avez été tiré au sort parmi seize mille candidats pour siéger au Conseil national de *L'Espoir demain* ! pendant trois ans. Aux côtés des autres membres, dont ministres et élus nationaux et locaux, vous déterminerez les grandes orientations politiques de notre parti. Notre première réunion aura lieu le 20 novembre prochain à Bordeaux ; nous y élirons notre bureau exécutif composé de vingt membres et notre délégué général. Nous avons créé un espace dédié permettant de dialoguer et d'établir des listes de candidats au bureau exécutif. »

Jean pense que, sous prétexte de représenter de façon équitable toutes les catégories de la population française, le tirage au sort a peut-être été bidonné : la qualité de son dossier de candidature à la députation a pu inciter les organisateurs à penser qu'il serait dommage de ne pas le choisir.

Aussitôt, il se connecte à l'espace mis à la disposition des membres du conseil et cherche à constituer une liste de vingt personnes avec d'autres membres. Outre une liste quasi officielle qui comporte plusieurs élus nationaux, deux autres, dont celle de Jean, réalisent avec l'aide d'une société

spécialisée rémunérée par *L'Espoir demain* ! un petit film de présentation d'une dizaine de minutes.

Le matin du 20 novembre, Jean rencontre pour la première fois gare Montparnasse des membres du conseil avec lesquels il n'a jusque-là correspondu que par mail ou téléphone. Ils s'installent dans l'une des voitures du TGV réservées pour eux. Il y sympathise en particulier avec Séverine, professeure de philosophie volubile et Joël, brancardier débordant d'énergie.

À leur arrivée dans la vaste salle devant héberger le Conseil national, ils se rendent près de la scène dans l'espace réservé aux membres du gouvernement et aux trois listes concurrentes.

Après les discours vient l'heure de l'élection du bureau exécutif. Les membres de la liste de Jean montent sur la scène. Leur petit film est lancé, et chacun d'entre eux s'avance pendant le moment où son parcours personnel, ses motivations et ses aspirations sont évoqués. S'ensuit le vote où, comme prévu, la liste officielle est élue à une large majorité.

Après un déjeuner pris en commun, les participants élisent sans surprise le candidat quasi officiel au poste de délégué général, puis ils se divisent en commissions présidées par un ministre ou un élu de forte notoriété pour débattre de divers sujets.

Plus tard, ravis de leur journée, les tirés au sort parisiens s'installent dans le TGV qui va les ramener chez eux. Jean y retrouve Séverine et Joël.

« C'était extraordinaire cette journée, cette occasion de rencontrer tous nos ministres !

— Oui, et grâce à l'accès égalitaire à un espace commun avec ministres et élus, nous allons pouvoir faire remonter vers eux en permanence le ressenti et les désirs de la base.

— Ça, c'est un vrai système démocratique !

— C'est bien comme ça que Virginie Lespoir a déclaré vouloir gouverner.

— Tout à fait ! Mais c'est dommage qu'elle ne soit pas venue. »

Rentré chez lui, Jean raconte dans le détail à Ariane sa journée à Bordeaux. Le lendemain, il a envie de promouvoir une idée de réforme du système de l'impôt sur le revenu qui lui tient à cœur. Il se connecte à l'espace commun, rédige une proposition détaillée et constate qu'il n'arrive pas à la diffuser au conseil. Il consulte quelques membres de son ex-liste qui rencontrent les mêmes difficultés, et ne reçoivent que des réponses dilatoires de la direction du parti. Cette dernière finit par leur préciser que l'accès à l'espace commun n'est prévu que pendant des périodes exceptionnelles telles que la préparation d'élections de responsables du mouvement.

Dans les mois qui suivent, Jean n'est jamais informé des travaux du bureau exécutif et ne reçoit que très peu de messages du Conseil national qui n'est réuni qu'à deux reprises pendant la durée de son mandat de trois ans. À chaque fois, il ne s'agit que de voter pour l'élection d'un nouveau délégué général pour remplacer l'ancien... appelé à d'autres fonctions.

Parallèlement, Virginie Lespoir dirige le pays de façon de plus en plus verticale. Jean constate tous les jours avec amertume que le Conseil national n'a absolument pas été constitué pour déterminer les grandes orientations politiques, mais uniquement pour donner à l'opinion publique, en particulier grâce aux deux cents tirés au sort, l'illusion d'un grand parti présidentiel fonctionnant de façon démocratique.